

COCORICO (1898-1903, France, Paris)

Cocorico est l'une des nombreuses revues ayant paru autour de 1900 à n'être désormais connue que par de rares collectionneurs et spécialistes. Cette revue artistique, littéraire et satirique n'est jamais citée parmi les « grandes revues », c'est-à-dire celles dont le nom a été intimement associé à la vie publique ou qui observèrent des accointances particulières avec les milieux littéraires et artistiques. Ce destin ne fait pourtant pas honneur à un périodique qui représenta lors de sa parution une nouveauté dans le paysage de la presse français.

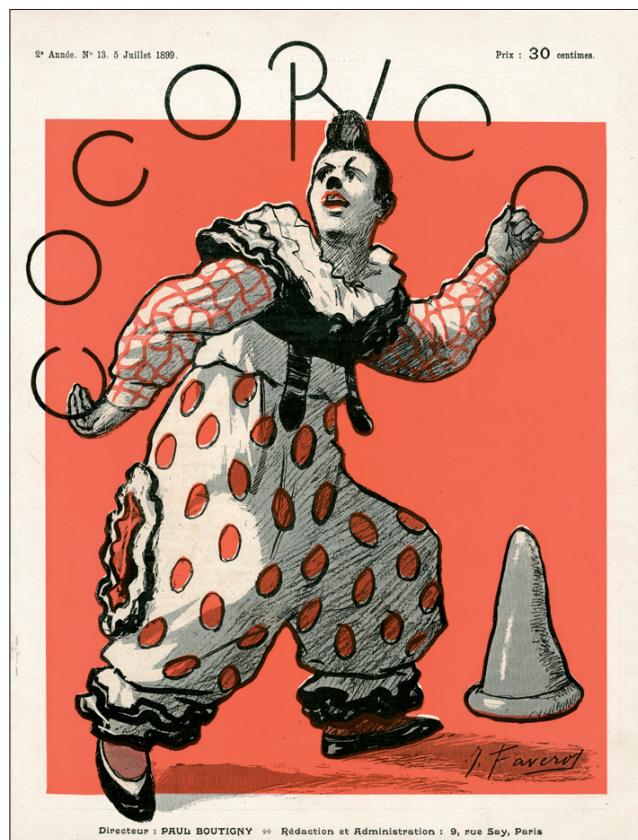
Cocorico est un bimensuel, comptant 63 numéros, qui paraît entre la toute fin 1898 et le premier trimestre 1903. Son format est de 24x32cm pour 12 pages recto verso et son prix de 30 centimes. Bien que l'on y retrouve de nombreuses signatures œuvrant dans les revues satiriques phares de l'époque, tels Auguste Roubille, Adolphe Willette ou Jules Grün, sa facture très précieuse, tant du fait du graphisme très recherché de sa couverture, de l'usage maîtrisé de la lithographie que de la grande qualité de son papier, indique que le projet graphique de son éditeur, Paul-Émile Boutigny, était celui d'une revue de haute tenue, comparable – quoique dans une version plus luxueuse – à celui de la revue munichoise *Jugend*. De toute évidence, cette dernière a d'ailleurs servi de modèle.

Nombre d'éléments retiennent l'attention dans *Cocorico*, dont il est nécessaire, faute de documents d'archives, de reconstituer l'existence. Ainsi, l'on sait peu de choses de son éditeur, Boutigny, si ce n'est qu'il s'agit d'un peintre, né en 1853, à la formation académique – il expose au Salon de 1886 –, décoré en 1898 de la Légion d'honneur, soit un parcours qui ne le prédestinait pas à diriger une revue satirique à l'esthétique résolument art nouveau, ouvrant ses colonnes à des poètes, romanciers et chansonniers.

Si la revue constitue ce que l'on a l'habitude d'appeler un « mélange », toutes ses composantes ne sont pas traitées à parité, et il est manifeste que l'accent est à l'origine mis sur l'aspect esthétique. Parmi les nombreux dessinateurs de la revue, deux artistes impriment plus particulièrement l'identité esthétique de *Cocorico* : Theodore Alexandre Steinlen et Alfons Mucha, le premier pour avoir dessiné la première affiche de la revue à la fin de l'année



Steinlen, Cocorico, n°2, 15 janvier 1899



Joseph Faverot, Cocorico, n°13, 5 juillet 1899.

1898, le second pour lui avoir fourni sa première couverture, ainsi que nombre d'images, particulièrement valorisées par la taille et l'emplacement qui leur sont alloués. La couverture de Mucha est du reste une citation de l'affiche de Steinlen qui représente, sur fond jaune, un coq cantonné dans la moitié gauche de l'image, où celui-ci décline les coordonnées de la revue : nom, collaborateurs, prix, direction éditoriale et adresse de la rédaction. Mucha inscrit quant à lui dans l'espace droit de sa couverture une figure féminine auréolée, le regard levé vers le coq perché sur ses mains : dans son nimbe est reporté le titre du journal, et la revue gagne ainsi une allégorie féminine dont le coq précise l'ancrage national. Une couverture d'une conception plus classique, présentée, pour ainsi dire « en seconde vue », combine un bandeau de Mucha, conçu sur le même principe d'une femme jouant avec un coq, avec un dessin de Willette, d'une facture beaucoup moins esthétisée. Willette y réitère la figure de « Marianne-coq » dotée d'un clairon, inspirée de son affiche de candidat antisémite aux élections de 1889, lui conférant cette fois une dimension purement républicaine, que viendra confirmer, en fin d'année, une couverture célébrant les volontaires de 1792. Cette conception insolite de la maquette marque les ambitions d'une revue qui entend célébrer l'art nouveau, le genre de l'affiche et un dessin de presse s'employant hors du registre de la caricature. Sans surprise, on retrouve ainsi à l'œuvre dans *Cocorico* des artistes habituellement plutôt cantonnés aux pages intérieures des revues satiriques *Rire* ou *Sourire*, faisant ici preuve d'une inventivité formelle et sémantique inattendues, tel Döes (Louis Sabattier) jouant avec brio de l'arabesque, Roubille livrant des compositions monochromes d'une grande sûreté de trait ou Henri de Sta (Arsène-Henry de Saint-Alary) s'auto-pastichant en faux laudateur de l'armée napoléonienne.

Bien des « grands noms » associés au dessin de presse ou parfois à une production artistique plus valorisée se retrouvent dans *Cocorico*, tels ceux de Jules Chéret, Louis Anquetin, Jean Veber, Joseph Faverot, Pierre Puvis de Chavannes, Georges de Feure (Georges Joseph Van Sluÿters), Paul-César Helleu ou encore František Kupka. C'est du reste Kupka qui fournit, aux côtés de Grün, les compositions imagées les plus acerbes, de la même veine que celles qui émailleront *l'Assiette au beurre*. D'une manière générale, le registre polémique de cette revue nettement située à gauche – les noms de Maurice Boukay (Maurice Couyba) et de Clovis Hugues en attestent – gagne en importance au fil de numéros, thématisant l'actualité. Sur le plan littéraire,

il s'agit manifestement de reformer l'équipe du *Chat Noir*, avec des contributeurs comme Alphonse Allais, Louis Marsolleau, Jules Depaquit ou encore Vincent Hyspa.

Cocorico partage ses crayons et plumes avec d'autres titres de l'époque, en particulier avec *Le Courrier français*, et la présence de collaborateurs piliers du journal de Roques, tels David Ossipovitc Widhoppff, Hermann-Paul (Paul René Georges Hermann) ou Jacques Villon nourrit les convergences entre les deux titres. Villon réinterprète ainsi dans une couverture une jeune femme à califourchon sur un cochon d'Albert Robida. On peut supposer que *Cocorico* a partagé de la même manière son lectorat avec d'autres titres. La brièveté de son existence et son évolution vers la satire laissent en tout cas penser qu'elle n'est pas parvenue à gagner un public d'amateurs d'art, et *Cocorico* ne passe pas l'année 1903. Avec elle disparaît l'espoir des artistes de voir pérennisée une revue donnant au dessin de presse ses lettres d'« art nouveau ».

Laurent Bihl et Laurence Danguy

Pistes bibliographiques :

SOLO, « *Cocorico* », *Plus de 5000 dessinateurs de presse et 600 supports en France de Daumier à l'an 2000*, Vichy, Éditions AEDIS, 2004.
